

Brèves considérations sur la complexité de l'argent

Pascal Roggero

Professeur à l'université Toulouse-Capitole, IDETCOM

Initiateur de l'université populaire Edgar Morin pour la métamorphose (UPEMM)

Je remercie les organisateurs du FRESS 23 notamment Bérénice Dondeyne de m'avoir invité à cette table sur le thème de l'argent en crise. Cette invitation entendait associer à travers Georges Dhers et moi, l'université populaire Edgar Morin pour la métamorphose qui vient d'ouvrir sa « saison 1 ». En outre, il m'a été demandé, en raison de ma qualité d'universitaire, le seul des participants à la table ronde, « un cadrage théorique » introductif. Je n'ai assurément pas le temps, ni même les compétences pour le faire, ne travaillant pas en propre sur le thème de l'argent. Je m'en tiendrai donc à mon titre : Brèves considérations sur la complexité de l'argent ».

Ces considérations mobiliseront, d'une part, la pensée complexe d'Edgar Morin et, d'autre part, quelques apports originels des sciences sociales concernant l'argent. Mon propos tentera de montrer que la vision abusivement simplifiée de l'argent comme instrument des échanges qui domine, à quelques exceptions notables¹ près, en science économique mais aussi dans les représentations du sens commun ne permet pas d'approcher la complexité de l'argent. C'est ce que nous nous attacherons à faire dans un second temps en introduisant les dimensions hologrammatique, récursive et dialogique des relations que le phénomène monétaire entretient avec la « totalité sociale » pour reprendre le terme employé par Aglietta et Orléans².

Si le sociologue et philosophe allemand Georg Simmel qualifiait en 1889 l'argent de « Dieu de notre temps³ », il semble bien que cette omnipotence divine se soit accrue en ce début de XXI^e siècle. Pourtant, point de théologie ou de philosophie pour l'expliquer dans les cours d'économie où ce Dieu a la pâle figure du technicien travaillant à la fonctionnalité économique. La monnaie ? Trois fonctions : unité de compte, moyen de paiement et réserve de valeur et le tour est joué. L'histoire en attesterait en faisant advenir monnaie à la suite du troc dans une quête de fonctionnalité. Que ce « pont aux ânes⁴ » soit démenti par l'anthropologie économique n'y fait rien, il est toujours enseigné. Du « voile⁵ » simplement posé sur la réalité des échanges de marchandises selon Jean-Baptiste Say à la « neutralité » des approches dominantes, la monnaie ne fait que refléter des valeurs qui lui sont antérieures et extérieures, placées dans les objets échangés. Selon cette approche instrumentale, seule la dimension quantitative de la monnaie est prise en compte. En effet, Il convient que la quantité de monnaie en circulation reflète correctement la valeur des biens et des services et ne crée pas, par sa surabondance, de l'inflation. Selon le dogme monétariste, la banque centrale doit assurer cette adéquation de la masse monétaire et, comme il s'agit d'une chose très sérieuse, elle doit échapper au pouvoir politique et à ses pressions à travers la fameuse indépendance des banques centrales. La monnaie serait donc une question exclusivement technique, réservée à des spécialistes indépendants luttant contre l'inflation décidant au nom d'une conception du

¹ On pense notamment à Michel Aglietta et André Orléan avec *La violence de la monnaie*, PUF, 1982.

² *La monnaie souveraine*, Odile Jacob, 1998.

³ *La psychologie de l'argent*, Allia, 2019 [1889], p.38

⁴ André Orléan, « La monnaie entre économie et anthropologie », *Journal des anthropologues* [En ligne], 84 | 2001, mis en ligne le 01 janvier 2002, consulté le 29 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2538>

⁵ Alain Béraud, « Jean-Baptiste Say et la théorie quantitative de la monnaie », Jean-Pierre Potier et André Tiran (éditeurs): *Jean-Baptiste Say, Nouveaux regards sur son œuvre*, 2003, Paris, France. pp.447-470.

Traité d'économie politique ou simple exposition de la manière dont se forment, se distribuent, et se consomment les richesses, Paris, Deterville, 1903

bien commun (lutte contre l'inflation) tout en échappant largement à la délibération démocratique.

Ce faisant, la monnaie n'est jamais pensée dans son épaisseur et sa signification anthropologiques, sociologiques et politiques. Nous proposons de donner à voir cette complexité de l'argent en la présentant selon les trois dimensions précitées : hologrammique, réursive et dialogique.

La dimension hologrammique de l'argent

Quand Morin évoque le principe hologrammique, il entend décrire les systèmes dans lesquels les caractéristiques globales sont présentes dans chaque partie constituant le système. Si les êtres humains sont constitutifs de la société, cette société est aussi présente en eux à travers la culture, le langage, etc. Utilisé pour conceptualiser l'échange monétaire (Fig. 1), il s'agit de saisir que, derrière sa banalité, ce geste élémentaire est rendu possible par une « totalité sociale⁶ » qu'il contribue à reproduire. Comme l'écrivait Georg Simmel, l'argent est « une assignation sur la société » et suppose donc que ses utilisateurs aient confiance en son pouvoir libérateur conventionnel lui-même permis par la société et ses institutions. Dès lors, l'usage d'une monnaie a toujours une profonde dimension symbolique et politique généralement masquée derrière le caractère utilitaire et, en apparence, anodin de son usage.



Fig.1 La dimension hologrammique de l'argent

Sans valeur intrinsèque l'argent permet pourtant l'accès à toutes les valeurs marchandes, c'est dire à la fois son caractère très abstrait et sa grande puissance symbolique. Cela a pu se faire non sans une reconfiguration générale des relations sociales où les individus s'affranchissent peu à peu des liens traditionnels et des contextes locaux pour se projeter dans l'espace d'abord abstrait de la nation et largement indifférencié du marché. Le citoyen défini par une fraction de la souveraineté politique et l'agent économique par son pouvoir monétaire évoluant de concert jusqu'à ce que ce dernier l'emporte sur le premier dans la « société de consommation⁷ ». L'argent devient la « fin de toutes les fins », c'est-à-dire désiré pour lui-même en réduisant toutes les valeurs qualitatives, esthétiques ou personnelles à la seule dimension quantitative de l'évaluation monétaire. Non, l'utilisation de la monnaie n'est pas un

⁶ Pour reprendre le terme utilisé par Aglietta et Orléan, *op. cit.*

⁷ Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, Denoël, 1970

simple geste utilitaire, elle véhicule et valide toute une conception du monde, des rapports sociaux et symboliques dont la neutralité est une aimable blague.

Dans la situation d'urgence climatique et environnementale dans laquelle nous nous trouvons, il peut paraître pertinent d'ouvrir ce débat sur cette dimension de traduction d'une « totalité sociale » de la monnaie. En utilisant l'euro par exemple, doit-on admettre que la financiarisation et la recherche du profit à court-terme orientent si étroitement nos sociétés ? Doit-on accepter, comme l'écrit Patrick Viveret, que ce qui n'a pas de prix n'ait pas de valeur ? Peut-on acquiescer à la poursuite du financement des énergies fossiles par les banques ? Si l'on répond non, alors il convient de prendre conscience que notre propre usage monétaire, fût-il modeste, y contribue et envisager l'usage de monnaies renvoyant à une tout autre « totalité sociale » comme les monnaies alternatives ou complémentaires.

Si, à un moment donné ou synchroniquement, l'argent recèle en lui, sur le mode de l'hologramme, les caractéristiques générales du système socio-économique qui le produit, dans le déroulement du temps ou diachroniquement, il évolue de manière récursive.

La dimension récursive de l'argent

Si l'argent et son usage révèlent les profondeurs des compromis sociaux globaux, ces derniers peuvent évoluer et induire des changements monétaires considérables comme, par exemple, lors de l'adoption de l'euro le premier décembre 1999 par initialement onze pays européens (France, Italie, Allemagne, Belgique, Pays-Bas, Luxembourg, Autriche, Finlande, Espagne, Portugal et Irlande alors même que le Royaume-Uni, le Danemark et la Suède refusèrent) à la suite du Traité de Maastricht de 1993. Ce changement de monnaie résultait en même temps qu'il induisait une européanisation de la politique monétaire avec l'objectif de faciliter et renforcer les échanges commerciaux intra-européens autour d'une orientation néolibérale. Nombreux ont été les auteurs à pointer le décalage entre cette unification monétaire d'un côté et l'absence d'une institution politique européenne souveraine de l'autre. Sans doute qu'un tel pari anticipait une évolution vers un fédéralisme européen pensé comme inéluctable à terme par les élites politico-économiques. L'absurde règle des 3% de PIB de déficit public sans tenir compte des situations démographiques, des traditions sociales ou des équipements militaires s'est imposée uniformément et fixe le cadre étroit des politiques nationales (à l'exception toutefois de la période Covid où elle fût temporairement oubliée). L'arsenal normatif pro-concurrence de l'Europe, son inclination vers la privatisation et sa préférence pour le capital et les politiques de l'offre s'en est trouvé consolidé. Comme on le sait, la Grèce notamment fut la victime expiatoire de ce type de politique appliqué de manière quasi-autoritaire.



Fig. 2 La dimension récursive de l'argent

Dans son ouvrage princeps, *La grande transformation*⁸, l'anthropologue de l'économie, Karl Polanyi, a montré que l'économie de marché s'était développée en Angleterre au XIXe siècle à partir de l'apparition des marchés de la terre, du travail et de la monnaie. La monétarisation constitue donc une condition de la diffusion de l'économie de marché dont elle accrédite en même temps, le fonctionnement. Cette récursivité mériterait de plus amples développements pour lesquels le temps non manque. Voyons la dernière dimension.

La dimension dialogique de l'argent

À la différence du raisonnement dialectique où la contradiction se résout par une synthèse évolutive, « le principe dialogique peut être défini comme l'association complexe (complémentaire / concurrente / antagoniste) d'instances, nécessaires ensemble à l'existence, au fonctionnement et au développement d'un phénomène organisé⁹ ». Dans la représentation ci-dessous c'est la différence de couleur des flèches qui entend signifier qu'il y a un caractère dialogique au processus récursif représenté. Dans la tradition sociologique, la monétarisation est associée à l'individualisation ou d'individuation c'est-à-dire à la formation des entités individuelles qui se reconnaissent comme telles. Comme vu plus haut, l'usage monétaire extrait les individus de leurs liens traditionnels communautaires en les renvoyant à l'espace fonctionnel du marché et à l'abstraite appartenance nationale. Ce faisant, il renforce le processus d'individualisation qui l'a accompagné, c'est la dimension récursive. Si l'on réfléchit maintenant sur la dialogique présente au sein même de l'usage monétaire, on peut voir qu'il est animé par une logique de liberté ou d'émancipation individuelle d'une part mais aussi, d'autre part, par une interdépendance plus forte entre les individus dans le cadre de la division du travail. Cette situation classiquement analysée par Durkheim comme le passage d'une solidarité « mécanique » à une solidarité « organique » avec la modernité, peut être interprétée comme dialogique dans la mesure où d'une part l'individu moderne accède à plus de liberté et, dans le même, s'inscrit dans un réseau d'interdépendance plus large et encore plus vital que dans la situation antérieure. Privé d'échange monétaire, l'individu moderne est exclu du monde marchand et, sans secours extérieur, laissé à lui-même dans son dénuement. Une autre forme dialogique peut être évoquée en mobilisant la théorie de la résonance¹⁰ du sociologue allemand Hartmut Rosa. Avec l'usage monétaire, la marchandisation généralisée, et le développement technologique, l'individu contemporain dispose d'un large accès au monde mais, en même temps, ce monde ne « résonne » plus en lui. Une relation « résonante » au monde suppose que ce dernier nous affecte et nous émeuve de telle manière que nous lui répondions en nous transformant en même temps que lui. Par manque de relations résonantes un sentiment d'éloignement du monde, devenu « froid, muet et distant¹¹ », se développe entraînant des formes de mal-être, de dépression, de *burn out* et de perte de sens. D'où la volonté de « rendre le monde indisponible¹² » en sortant de l'illusion qu'on le maîtrise de manière automatique notamment par l'échange monétaire et marchand.

Ces considérations succinctes mériteraient d'être approfondies mais nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui. Pour conclure, il me semble important de revenir sur l'idée que l'échange monétaire pourrait renvoyer à une autre conception de la « totalité sociale ». C'est le cas de monnaies alternatives à vocation transformatrice voire révolutionnaire mais c'est aussi la signification des monnaies locales à vocation complémentaire qui instillent un autre projet social global notamment dans la proximité et sur le territoire. Il est sans doute temps que les

⁸ Karl Polanyi, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, coll. Tel, 2009 [1944]

⁹ Edgar Morin, *La Méthode, t.3 La connaissance de la connaissance*, Seuil, 1986, p.93.

¹⁰ Hartmut Rosa, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, La découverte, 2018.

¹¹ Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, Paris, La découverte, 2020, p. 46.

¹² *Ibid.*

citoyens les connaissent, les comprennent et s'en saisissent s'ils souhaitent changer de perspective et travailler à la métamorphose¹³.

¹³ Comme le fait l'université populaire Edgar Morin pour la métamorphose.